



Gérard Cartier

La e muette

Caudal (Flammarion, 2013)
et *le roman de diane* (Rehauts, 2013)
de Sophie Loizeau



Après plusieurs recueils dont la langue charnelle, voluptueuse, violemment crue à l'occasion, avait fait connaître Sophie Loizeau, paraissent coup sur coup deux livres étranges, d'une facture toute différente. Si l'on en croit certaines notations de *Caudal*, elle semble avoir craint de se laisser enfermer dans sa première manière – on ne s'en était pourtant pas lass , et il suffit de relire *La nue-bête* ou *Environs du bouc* (récemment r dit s par *L'Amandier* : qui les a manqués aurait tort de s'en priver) pour s'assurer qu'on ne peut sans les dénaturer les réduire aux priap es qui les parsèment. Nouvelle manière donc, ou parenthèse, qui prolonge et achève la tentative de féminisation de la langue déjà sensible dans *La femme lit* (Flammarion, 2009), sous des formes et avec une ampleur nouvelles.

Plus qu'un recueil de poésie, *Caudal*, le plus récent dans l'ordre d'écriture, est un carnet de travail (d'ailleurs dédié à un commentateur d'Aristote, Simplicius), de ceux où l'on note, sans chercher à leur donner forme définitive, les idées qui nourrissent votre obsession, impression renforcée par l'absence de titres, de table et même de pagination, et l'utilisation des seules pages de droite. S'y donne à lire, par éclats, un peu de la vie de l'auteure, de ses lectures et de ses voyages, et des progrès de Nina (*nin-nin*), de la fermeture de ses fontanelles à ses premières aventures   vélo :

mot beau gemmation, genovesa terre, volcanique aux oiseaux
Darwin vint sur ces  les il prélevait

plaie face. suture fil 6.0 1 point. l'angle en cause
simultanée la petite plaie punctiforme de nin-nin au front

faite pour le vol voleuse elle avait un bréchet
les muscles s'y rattachent, les pennes

Mais le sujet explicite de ce petit livre est autre : la traque de ce qui, dans notre langue, témoigne de la « *norme m le* ». Et Sophie Loizeau expérimente (voil  : plus qu'un livre achevé et clos, un carnet de laboratoire), abandonnant ce qui en français généralise (le *il* impersonnel) au profit de ce qui spécifie (le *elle*), supprimant l'élision (*la autre*), sexuant les pronoms, réinventant au besoin le neutre disparu (« *al fut un temps...* »), renversant la règle qui veut que le masculin s'impose dans les accords, cherchant tout ce qui peut contribuer à l'expression du féminin et de la subjectivité, jusqu'à ce que l'arbitraire sur lequel est assise notre langue soit puissamment sensible au lecteur. On y trouve par exemple un éloge inattendu du e muet (« *la e muette* »), signe par excellence du féminin, que l'on croyait réservé à la diction classique et dont Sophie Loizeau défend et illustre le rôle dans la prosodie : afin d'éviter que « *  l'instar du petit orteil des dents de sagesse la e muette disparai[sse]* ». Un livre pour penser plus que pour jouir,

« légèrement *Bescherelle* quant à la forme un exemple / une règle » – des allusions à peine marquées accompagnent en sourdine le projet, ainsi de Diane, des mossos (ou Mosuos, une peuplade de Chine où gouvernent les femmes), de certaines écrivaines, etc.

Il y a de la ruse dans le roman de Diane : ce roman n'en est pas un (c'est plutôt un poème) et l'intention signalée en exergue (« elle y a nécessité à ce que j'existe visiblement à l'intérieur du texte (...) j'en userai dans un roman jusqu'à l'accoutumance », programme esquissé dans les dernières pages de *La femme lit* et formalisé dans *Caudal*) n'est sans doute pas l'essentiel. C'est que la rectification systématique de la grammaire à laquelle procède Sophie Loizeau ne prend jamais le pas sur l'écriture – on s'y accoutume en effet au point de presque l'oublier – et l'on entend bientôt l'exergue au pied de la lettre : écrire c'est s'incarner. La figure mythologique à quoi se confond l'auteure est elle aussi trompeuse et vaut avant tout pour le rapport à la nature : plutôt que Diane, sa proie, une proie qui jouit de ce qui la menace, la forêt sauvage, les bêtes, les inconnus qui rôdent ; et Suzanne aussi bien, elle qui répète en plein air, face à la forêt, la scène du bain, suscitant et chassant à volonté l'ombre d'un voyeur – le lecteur peut-être. Si ce livre donne un peu de consistance à des lieux (maisons, paysages) que les recueils précédents n'évoquaient qu'allusivement, c'est surtout l'auteure qui s'y donne à exister visiblement.

le soir je dresse un petit autel païen
d'écriture à ciel ouvert. sur la table basse les livres, mon ordinateur, mes
carnets.
des bougies, le champagne et l'encens.
peu à peu la faune s'habitue à me sentir veiller où d'ordinaire il n'y a rien.

Sophie Loizeau s'y épouse – « je m'enlace à la perfection » – dans une sorte d'égoïsme lumineux, d'extase tournée vers l'intérieur (*instase* disait *La femme lit*) : seule, enceinte, portant *l'amande* qui mûrit lentement en elle, le fœtus dont les remous tendent sa peau sous la côte avant que l'enfante ne la « pénètre en sens inverse » et que le roman de Diane devienne celui de Nina. Une expérience de vie et d'écriture qui excède la grammaire.